

Vivement Dunkerque

Stéphane Bientz

Novembre 2015

**PARIS POLAR
L'ASSOCIATION**

Comme chaque été depuis douze ans, Annie Moreau, fidèle gouvernante, approchant la soixantaine, avait accompagné madame Blanche du Boistella dans sa résidence secondaire qui dominait les berges du lac Saint-Jean au Québec. Même si les températures estivales s’y élevaient à des degrés qui pouvaient l’importuner, Annie Moreau appréciait de quitter pour un temps donné sa ville natale de Dunkerque où elle avait l’habitude d’officier.

À Dunkerque, dans l’hôtel particulier de Blanche du Boistella, les compétences d’Annie variaient selon les besoins de madame : approvisionner régulièrement le réfrigérateur, préparer les repas en respectant les consignes alimentaires précises — madame ne supportait que la viande strictement cuite à point, ne tolérait que les asperges tièdes et non filandreuses, se délectait d’un jus d’orange pressé et filtré trois fois puis servi frais, mais surtout pas glacé —, gérer l’entretien complet du linge de maison, accomplir de temps en temps des tâches administratives, mais, avant tout, prendre en charge totalement les tâches ménagères. Frotter, briquer, lustrer, épousseter, cirer, si elle avait pu choisir, Annie aurait dédié uniquement son temps à l’entretien ménager. Aucun atome de poussière n’échappait à sa vigilance. Les soins apportés avec tant de rigueur par Annie épousaient parfaitement les exigences spécifiques de madame, il était donc tout naturel pour Blanche du Boistella que sa gouvernante l’accompagnât durant la belle saison pour ses vacances outre-Atlantique : ne s’embarrassant point des incompetents, Blanche du Boistella avait horreur d’être déçue.

Annie aimait son travail. Ses plus fidèles alliées étaient ses mains. Annie en prenait soin : avant chaque activité domestique ménagère, elle les glissait avec rapidité dans des gants en plastique pour les protéger de l’agression des produits détergents et chimiques. Frotter, briquer, lustrer, épousseter, cirer, elles ne l’avaient jamais trahie, ses « grosses pognes » comme les appelait Pierrot. Pierrot, qui prenait le temps de lui masser, avec application, chaque soir, ses larges poignets, sa paume arrondie, ses phalanges épaisses ; Pierrot, dont l’absence sillonnait inlassablement la même ride entre ses sourcils froncés ; Pierrot, qui manquait, tant. Lorsque Annie songeait à son mari décédé, elle serrait les poings pour ne pas pleurer, et même si ses grands yeux bleus parfois se mouillaient, Annie gardait les mâchoires fermées, son regard volontaire et obtus fixé loin devant elle.

Annie n'avait aimé que lui. Pierrot n'avait aimé qu'elle. Avec vérité, il chantait les louanges de ses mains puissantes, célébrait ses hanches, larges et généreuses, sa poitrine ronde et lourde, glorifiait son opiniâtreté, son courage et sa force de vie, chérissait leur quotidien sans enfant, et alors Annie, magnifiée, riait dans le reflet de ses yeux sombres rivés à sa rouge bouche offerte.

Lorsque le médecin lui avait diagnostiqué un cancer de la plèvre, probablement dû à l'amiante, Pierrot, malgré un pronostic vital engagé, avait poursuivi son travail de chaudronnier dans l'usine métallurgique qui l'employait. Mais, très vite, les différents responsables de l'usine eurent vent de la situation et se penchèrent sur son cas, ils optèrent à l'unanimité pour un licenciement économique par manque de « polyvalence à son poste », comme il était stipulé dans le courrier qui lui avait été adressé ; Annie avait alors appris la rancœur, et l'amertume, et Pierrot était parti en quatre mois. Depuis, Annie travaillait sans relâche, ne s'autorisant aucun répit. Madame lui avait même suggéré de prendre cinq jours de repos après les funérailles, mais elle avait refusé.

Six ans avaient passé, Annie avait érigé une forteresse entre elle et le monde extérieur ; seule madame pouvait s'enorgueillir d'accéder, parfois, à son silence. Madame s'était accoutumée à ce mutisme, et cela convenait de toute évidence aux deux femmes.

Cet été là, sur les rives du lac Saint-Jean, cela faisait plus d'une semaine que la chaleur, inhabituelle à ce point pour la région, inondait la villa et les alentours dans une torpeur étouffante. Madame, étendue lascive sur sa chaise-longue, face à la piscine, sirotait son quatrième jus de légumes frais de la matinée, préparé avec soin par Annie. Celle-ci avait les joues en feu, elle détestait le soleil et maudissait en silence les responsables du réchauffement climatique — même à Dunkerque, les taux d'ensoleillement augmentaient — et Madame ne supportant pas la climatisation — « Voyons, nous ne séjournons pas dans les tropiques, Annie ! » —, la seule fraîcheur envisageable demeurait alors celle des courants d'air, tièdes, qui circulaient entre les différentes pièces, rendant un peu plus tolérables les températures caniculaires.

Éclaboussant le rebord de la piscine, le récent et nouvel ami de Madame parcourait ses trente longueurs matinales quotidiennes. L'homme était rentré dans la vie de Blanche du Boistella peu de temps avant le départ annuel pour le Québec, à la fin du

printemps. Les oreilles discrètes d'Annie glanèrent qu'il était un riche industriel dunkerquois, sans enfant, et que, suite à leur rencontre à un gala de charité auquel ils participaient tous deux, il avait soutenu la fondation de Madame — intitulée sobrement *Fondation Blanche*, en faveur des enfants orphelins. Madame l'appelait « Amo », Madame susurrant, Madame semblait très éprise. Durant toutes ses années de service, Annie n'avait jamais connu madame amoureuse, aucun homme ni aucune femme n'avait, visiblement, traversé à ce point l'intimité de Blanche du Boistella.

Amo avait cinquante-trois ans, tout comme Blanche. D'allure athlétique, les cheveux poivre et sel — « tourterelle » corrigeait toujours Madame —, une barbe grisonnante savamment taillée, Amo avait un regard sombre et intense qui plongeait dans l'autre avec une certaine douceur souterraine. Son visage semblait étrangement familier à Annie, mais elle ignorait pourquoi, et d'où. Elle observait avec une distance imperturbable le corps hâlé dont les muscles dessinaient sur la peau de subtils tracés, notait les caresses affectueuses de Madame errant sur le torse velu d'Amo, écoutait les lèvres s'échanger des baisers parfois impudiques : incontestablement, la présence de cet homme troublait le quotidien des deux femmes mais le visage plus radieux de Madame comblait secrètement Annie.

Amo émergea avec agilité de la piscine, l'eau se répandant largement en flaques sur les dalles brûlantes qui entouraient le bassin. Madame avait posé avec nonchalance son verre vide sur la table en fer forgé, chinée chez un brocanteur. Abrisée de la chaleur par l'ombre du salon, la silhouette d'Annie se détachait debout dans l'encadrement de la baie vitrée, ouverte. Elle s'attarda un instant sur les gouttes d'eau ruisselantes, étincelant sur le dos d'Amo qui écartait les bras pour se sécher au soleil, les yeux fermés, béat. Seuls le bruit des gouttes tombant sur le sol et l'essoufflement d'Amo rompaient avec discrétion la quiétude assoupie du lieu. Même les oiseaux, écrasés par l'ardeur du soleil mordant s'étaient tus.

Lorsque le téléphone portable de Madame déchira la tranquillité de la scène, Annie sursauta. Elle se dirigea aussitôt vers le verre que madame avait terminé, afin d'en préparer un autre, tandis que Blanche du Boistella s'animait de plus en plus avec son interlocuteur.

— Ce serait volontiers, mais... C'est-à-dire que je n'ai pas connaissance de mes disponibilités, il faudrait que... ne quittez pas, je vais vérifier sur mon agenda, minaudent-elle en jetant un regard furibond à Annie.

La mine déconfite d'Annie, impuissante, les mains prises par le plateau, ajouta à l'agacement de Blanche.

— Mon agenda ? lança-t-elle, impatiente.

Elle ne prit pas la peine d'attendre la réponse d'Annie, se précipita vers la maison et, dans son empressement, glissa sur le sol mouillé de la piscine, poussa un cri et se rattrapa de justesse aux épaules larges d'Amo.

— Tout va bien, gloussa-t-elle dans le combiné.

Elle fusilla cependant Annie du regard et disparut, digne, dans le salon, à la recherche de son agenda.

Sitôt la conversation finie, Blanche du Boistella interpella Annie, agenouillée sur le sol, en train d'essuyer les flaques.

— J'aurais pu me péter le coccyx, ou pire encore, Annie. Vous réalisez ?

L'interpellée ne bronchait pas.

— Vous ne m'avez pas habituée à ça. Ne soyez pas négligente, je vous en prie, Annie.

— Blanche, ma chérie, murmura Amo, c'est de ma faute. J'aurais dû me sécher avec une serviette...

Blanche du Boistella fixa un court instant l'homme qu'elle adorait. Annie, à leurs pieds, continuait d'éponger, en silence. Des auréoles humides s'épanouissaient sous ses aisselles. Une mèche de cheveux collait sur son front luisant. Puis, dans un sourire éclatant, Blanche lança :

— Amo, je sais reconnaître les qualités d'Annie mais au prix où je la paye, j'ai le droit d'exiger, je pense, que le travail soit irréprochable. Il est de mon devoir de lui dire, c'est tout. Je suis sûre qu'Annie est d'accord avec moi. N'est-ce pas ?

Annie opina.

— Que cela ne se reproduise plus, pour le bien de tous. Fin de la discussion.

Puis, Blanche retourna s'allonger, royale, ignorant Amo et Annie.

Le soir même, alors que la tiédeur de l'air environnant enveloppait la terrasse d'une humidité légère, Annie apprit la teneur de l'appel téléphonique : une rencontre pouvait être organisée à Genève où des banquiers, potentiels mécènes, offraient l'opportunité d'un partenariat avec la Fondation Blanche. L'urgence de la situation et la concordance des disponibilités des uns et des autres contraignaient Blanche à partir dès le surlendemain. Elle ne proposa pas à Annie de la suivre, et l'incita, avec une douce fermeté, à rester à la disposition d'Amo durant son absence qui risquait de se prolonger au moins deux semaines, suite aux rendez-vous escomptés. Elle comptait sur elle « pour veiller aux bons soins d'Amo ».

Les journées qui suivirent le départ de Blanche du Boistella, un pic de chaleur écrasa la région du lac Saint-Jean. Amo alternait nage, jogging torse nu et bronzage. Annie n'approuvait pas son attitude, bien qu'il se protégeât régulièrement à coup de crème solaire, elle estimait que l'exposition au soleil était mauvaise dans tous les cas, mais elle se gardait bien de le lui faire remarquer. Dès le départ de Madame, elle avait eu plus de temps libre ; en effet, Amo l'avait mise à l'aise quant à ses exigences qui n'étaient pas aussi prononcées que celles de Madame. Annie n'avait pas eu le choix. Au début, elle avait cherché des activités supplémentaires, mais très vite, éreintée par l'air suffocant, elle en profitait, en début de chaque après-midi, une fois le déjeuner débarrassé, pour monter dans sa chambre, au premier étage. Là, les bras en croix, le chemisier légèrement déboutonné, elle s'allongeait sur le matelas et ne bougeait plus. Malgré les volets fermés et les rideaux tirés, malgré son immobilité, la chaleur était telle que ses vêtements se collaient sur elle. Elle avait beau essuyer les gouttes de sueur qui coulaient sur sa peau, elle en sentait toujours de nouvelles perler sur les tempes, sur le cou, entre les seins. Parfois, le clapotis de l'eau la sortait de sa léthargie, c'était sûrement Amo qui venait de piquer une tête pour se rafraîchir. Annie, elle, ne savait pas nager, et le seul moyen qu'elle s'était autorisée pour atténuer cette sensation de peau brûlante était celui de s'arroser les jambes sous la douche, en toute discrétion, car Madame n'aurait pas apprécié ce gâchis d'eau inutile.

Une soirée, peu de temps avant l'heure du repas, Annie réalisa qu'elle avait omis d'acheter des bouteilles d'eau. Avec la chaleur étouffante, la consommation de celles-ci

avait doublé et Annie avait négligé ce petit détail d'importance. Or, les consignes de Madame étaient claires : ici, personne ne buvait de l'eau du robinet, à tous les coups « pleine de cochonneries ». Elle voulut prévenir Amo qu'elle partait chercher des packs d'eau, mais ne le trouvant pas, elle en déduisit qu'il pratiquait son jogging, et elle prit les clés de la voiture pour aller en ville.

Lorsqu'Amo quitta la forêt d'épicéas et poursuivit sa course sur la route goudronnée qui menait à la demeure de Blanche, il reconnut au loin la silhouette légèrement trapue d'Annie : ses deux mains portaient hardiment deux gros packs d'eau, le corps balançant de droite et de gauche. À ses côtés, deux hommes en tenue de sport semblaient l'escorter. En s'approchant du groupe, Amo saisit au vol les paroles d'un des deux hommes :

— Avec une poigne comme ça, c'est Monsieur qui doit être content.

— J'espère que vous y allez avec douceur quand même, ajouta l'autre dans un rire complice. Ça se manie avec délicatesse nos engins !

Amo ralentit son allure à leur hauteur et dit :

— Il y a un problème messieurs ?

Les deux sportifs s'immobilisèrent, surpris. Annie posa à terre son chargement, rouge d'effort, le visage en sueur, comme pétrifiée devant l'apparition d'Amo. Qui posa sa main sur son épaule. Annie sentit sa nuque trempée se raidir et ses joues brûlèrent comme jamais. Elle fixa le sol, la mâchoire crispée, le souffle coupé. Qu'il ôte sa main, suppliait-elle en silence.

— Je m'en occupe, Annie, dit-il d'une voix ferme en saisissant avec facilité les deux packs et, accrochant son regard dans celui des deux compères, messieurs, je crois que votre présence indispose madame, et très fortement moi-même.

Sur le trajet du retour, Annie fut forcée d'expliquer à Amo que le moteur de la voiture avait visiblement surchauffé et qu'alarmée par la fumée qui en sortait, elle s'était vue dans l'obligation de stationner le véhicule en bord de route. Elle avait poursuivi la route à pied. Amo la rassura et fit en sorte que le garagiste aille récupérer la voiture et la garde même en révision. Adressant un sourire complice à Annie, il avait

ajouté qu'il était inutile de prévenir Madame. Elle n'avait pas réagi et s'était empressée de préparer le souper.

Cette nuit-là, Annie se réveilla en sueur, agacée, le drap lui collant à la peau lui était insupportable, elle avait l'impression d'une chape de plomb qui oppressait sa poitrine, rendait son corps fébrile et quasi haletant. Les vitres étaient pourtant ouvertes mais aucune brise, pas la moindre petite bouffée d'air frais ne circulait. Annie se posta dans l'encadrement de la fenêtre et aspira l'air, comme si elle voulait s'y désaltérer. La pleine lune donnait suffisamment de clarté pour distinguer les contours du jardin endormi. C'est alors qu'alertée par des bruits d'eau, elle devina une silhouette qui nageait dans la piscine. Son corps se figea, elle retint sa respiration. La pleine lune aidant, elle mit peu de temps avant de discerner que ce n'était qu'Amo qui, lui aussi visiblement dérangé par la chaleur nocturne, se rafraîchissait dans la pénombre de la piscine. Elle contempla silencieusement l'homme athlétique ; lorsque celui-ci sortit de l'eau, Annie réalisa qu'il était nu. Abasourdie, elle détailla malgré elle dans une parfaite immobilité le corps énergique et vigoureux, s'attarda sur les ombres qui faisaient ressortir le tracé des muscles finement développés, déshabilla la rondeur des fesses, la langueur du sexe ainsi dévoilé. Puis, Amo jeta négligemment la serviette au sol et disparut dans la maison. Annie resta un long moment à la fenêtre. Quand le sommeil la surprit, l'aube pointait.

Le lendemain, Annie servit Amo comme d'habitude mais fut incapable de le regarder dans les yeux. Lui ne sembla pas remarquer la gêne d'Annie et poursuivit ses activités matinales. Nage, bronzage.

Le soleil, imperturbable, atteignait son zénith, Annie préparait une salade à la fraîcheur de la cuisine quand elle entendit pousser un cri sourd. Elle courut vers la terrasse et découvrit Amo, affalé au sol, il avait glissé sur les dalles mouillées entourant la piscine et son visage grimaçant ne simulait pas la douleur : Amo tenait son poignet droit surélevé, comme si celui-ci était contagieux. Annie s'approcha avec précaution, le poignet d'Amo avait déjà doublé de volume. Son cœur se serra ; madame serait furieuse de son incompétence.

Sitôt les radios effectuées, le poignet d'Amo fut plâtré. La fracture était peu déplacée et Amo, déposé par le taxi, put rentrer au domicile en soirée. Contrite, Annie l'accueillit, prostrée sur sa chaise. Il s'approcha d'elle, doucement, et s'agenouillant à sa hauteur :

— Ne vous en faites pas, tout va bien.

Elle articula avec peine, la gorge nouée :

— Mais Madame... le sol était glissant... elle avait dit...

— Blanche ne saura rien des causes de cet incident, interrompit Amo. J'inventerai une excuse.

Annie, ses grands yeux bleus humides, fixa Amo. C'était la première fois qu'elle voyait l'homme d'aussi près. Sa barbe grisonnante bouclait par endroits. Le teint hâlé de son visage faisait ressortir ses dents. Elles sont si blanches, peut-être portait-t-il des facettes dentaires se surprit à penser Annie.

— Je lui dirai que je suis tombé pendant mon jogging, le chemin est jonché de racines, je me suis pris les pieds dedans, tout simplement, qu'en pensez-vous ?

Le souffle tiède de la respiration d'Amo voyagea jusqu'à son visage brillant. Annie avait chaud, elle transpirait et la proximité de l'homme la dérangeait. Elle voulut se lever.

— Je peux vous demander un service : avant de dîner, j'aimerais profiter du soleil, vous pourriez me mettre de la crème, ça risque d'être difficile pour moi ! dit-il dans un sourire malicieux.

Annie obtempéra en silence et passa vigoureusement la crème protectrice sur le torse et le dos d'Amo. L'énergie véhémement déployée par Annie faisait tanguer Amo qui émit un petit gémissement et préféra s'asseoir. Les grandes mains d'Annie ne s'attardèrent pas pour autant, comme si elles voulaient se débarrasser au plus vite de ce contact, et bien que la crème ne fut pas étalée de manière uniforme, Amo la remercia.

Annie ne dîna pas ce soir-là.

Le lendemain matin, Annie astiquait avec énergie les vitres de la baie lorsque le carillon de la porte d'entrée interrompit son ménage actif. Elle ouvrit à une jeune femme d'allure dynamique et dont le sourire mangeait tout le visage.

— Bonjour. Je suis Marie-Hélène Walker, je suis l'ostéopathe.

Interloquée, Annie bredouilla son incompréhension et s'apprêtait à refermer la porte lorsqu'Amo apparut.

— Oui, c'est moi qui vous ai appelée ce matin. Entrez donc.

La jeune femme contourna Annie, statique, et se dirigea vers Amo qui, tout en s'adressant à Annie conduisait l'ostéopathe vers la chambre :

— Je me suis froissé un nerf, probablement lors de ma chute hier en voulant me retenir. Vous pouvez préparer un café pour Madame, Annie ?

— Mademoiselle ! taquina la jeune femme.

Annie sentit ses aisselles trempées, la sueur dégoulinait de son visage ; Annie acquiesça.

La journée se déroula sous une chaleur impitoyable. Exceptionnellement, Amo passa son après-midi accroché à son téléphone avec son associé resté à Dunkerque. Amo parlait chiffres et rentabilité, *process* et profit, c'était la première fois qu'Annie l'entendait discuter affaires. Il semblait redoutable et se révélait très autoritaire avec son interlocuteur, Annie découvrit avec un étonnement naïf un sourire carnassier qui fendait son menton carré à plusieurs reprises.

Il était vingt et une heures et la soirée s'annonçait toujours étouffante. Nettoyant une casserole, Annie pestait contre la canicule, contre les gaz à effet de serre, contre cette casserole qui attachait, contre tout ce qui la contrariait et se mit à songer avec envie à son retour à Dunkerque. Lorsque Pierrot était encore vivant, il venait toujours la chercher à l'aéroport de Calais quand elle rentrait avec Madame de leur escapade estivale, et Annie se sentait fière que Pierrot l'attende.

Les songeries d'Annie furent interrompues par la sonnerie de la porte d'entrée. Elle n'eut pas le temps de sortir de la cuisine que déjà Amo avait ouvert la porte. Annie reconnut la voix chantante de l'ostéopathe. Elle ouvrit la porte de la cuisine. Amo avait une main posée sur l'épaule de l'ostéopathe, il se retourna en direction d'Annie, lui jeta un œil complice puis disparut. Elle s'immobilisa. Sa soirée était définitivement gâchée.

Au cours de la nuit, Annie se réveilla en nage. Elle avait l'impression d'être dans une fournaise. Le vent ne bruissait pas dans les arbres, la chaleur stagnait et Annie se désola à nouveau de cet été qui, décidément, n'en finissait pas. Les oreilles aux aguets,

elle écouta attentive le calme de la nuit. Elle se leva sans un bruit et, mue par la curiosité, descendit l'escalier et se dirigea vers la chambre de Madame. La porte n'était même pas entrebâillée, elle vit très nettement les corps enlacés d'Amo et de la jeune femme, assis l'un sur l'autre, haletant sous les va-et-vient de leur bassin, leur peau luisante collée faisant un petit bruit de succion, ou de clapotis, imposé par la cadence énergique de leur ébats.

Annie retourna dans sa chambre et resta longuement assise, les mains posées sur ses genoux. Son corps était fiévreux, elle avait envie d'être engloutie, avalée par une langue géante. Un rire féminin fusa dans la nuit épaisse. Annie approcha discrètement la tête de la fenêtre : le couple était dehors, en train de fumer une cigarette. Les corps nus pâles dans la nuit ne firent même pas sourciller Annie qui observait la scène, froide comme une statue de marbre.

— Finalement, elle a bien fait de te mettre de la crème la bonne, sans elle, tu ne te serais pas coincé un nerf !

— C'est clair. Elle m'a secoué comme un prunier, je t'ai dit, j'ai dû m'asseoir !

Ils rirent.

— Regarde ses mains demain, tu verras, ce sont de vraies paluches !

— Elle n'est pas très dégourdie, à sa place, j'aurais pris tout mon temps pour bien profiter de ce joli torse que voilà.

— Arrête, quelle angoisse !

— Peut-être qu'elle était troublée, non ?

Ils rirent à nouveau.

— La souillon était frénétique... comme ta queue.

— C'est une brave femme. Elle vient de Dunkerque, comme moi, je te rappelle.

— Connais pas, c'est trop loin.

Ils rirent encore. Léger silence. Baisers.

— Moi aussi je suis une brave femme tu sais...

Ils rirent toujours. Leurs voix s'éteignirent.

Le visage impassible d'Annie ne reflétait aucune émotion. Elle se coucha sans un bruit.

Le lendemain matin, Annie prépara comme d'habitude le petit déjeuner. L'ostéopathe avait dû quitter la maison à l'aube car Amo était seul pour le prendre.

Énergique, les mains gantées, Annie cira les rampes de l'escalier, les marches de l'escalier, les grilles de l'escalier. Sur la terrasse ensoleillée, Amo téléphona. Alors qu'il était en communication, le carillon de l'entrée retentit. Annie s'y dirigea. Puis revint, seule. Elle poursuivit son ménage.

Plus tard dans la matinée, lorsque Amo la héla, elle le rejoignit. Il avait l'air furieux.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? J'ai un message de Marie-Hélène sur ma boîte vocale qui dit qu'elle est rentrée à son domicile et qui s'étonne car, visiblement, vous lui avez dit que j'étais absent toute la journée.

— J'ignore qui est Marie-Hélène, Monsieur, murmura Annie.

— Ne jouez pas à l'imbécile avec moi.

— Je ne suis pas sûre que Madame cautionnerait tout... ceci, dit-elle balayant l'air d'un geste furtif.

— « Tout ceci » ! Je ne suis pas sûr, à mon tour, que Madame apprécierait que vous en soyez la cause de « tout ceci ». Voulez-vous que nous abordions avec elle les raisons de ma chute ?

Annie serra les poings mais s'entêta :

— Madame serait blessée de savoir que vous batifolez pendant...

— Vous compatissez pour Madame, comme c'est charmant. Mais occupez-vous de votre cuisine et de votre ménage, Annie, vous excellez en la matière ; Blanche vous paye pour ça il me semble, pas pour régler ses histoires conjugales. À moins que ce ne soit vous qui soyez jalouse peut-être ? Ce qui serait le pompon, je dois l'avouer !

Le téléphone portable d'Amo interrompit la discussion. Avant de décrocher, Amo glissa :

— Restez-là, nous n'avons pas terminé notre petite explication.

Elle tremblait de fureur, de honte, de peur. Elle voulut quitter la terrasse mais ses pieds restèrent cloués au sol. Elle reprit son souffle tandis qu'Amo décrochait.

— Amory Carpentier à l'appareil, je vous écoute, dit-il en s'éloignant pour continuer discrètement sa conversation.

À ce nom, un vertige saisit Annie. Son corps se raidit, elle sua à grosses gouttes et posa sa main contre le dossier de la chaise-longue. Elle connaissait ce nom, bien sûr. Comment l'oublier ? C'était celui d'un des dirigeants de l'entreprise métallurgique dans laquelle avait trimé Pierrot. Il faisait partie des signataires sans pitié qui avaient imposé le licenciement économique à Pierrot. Pierrot et ses poumons amiantés. Pierrot et sa fierté de chaudronnier. Annie se souvint qu'elle avait cherché sur Internet à quoi ressemblaient les visages de ceux qu'elle considérait comme des assassins, ceux qui n'avaient pas eu le moindre geste de sympathie ou de fraternité envers leur fidèle ouvrier malade, ceux qui ne s'étaient même pas rendus à son enterrement ; à cette époque, les photos d'Amory Carpentier trouvées sur le net le représentaient sans barbe, le sourire avenant dans son costume de marque. C'était pour ça que ce visage lui était si familier.

Annie eut la nausée. Elle souhaita un instant que Madame revienne, et qu'elle s'abrutisse à la tâche de la servir. Elle pensa qu'il y avait eu trop de jours et de nuits passés sans Pierrot. Elle prit une longue inspiration. Déjà, Amory Carpentier revenait.

— Vous savez quoi, vous allez rappeler Marie-Hélène, et vous lui présenterez vos plus plates excuses.

Annie avait les yeux fixés sur l'eau de la piscine. Pourquoi ses parents ne lui avaient-ils donc jamais appris à nager ? Pourtant Dunkerque avait ses plages, elle aurait pu apprendre.

— Vous m'entendez ?

De son bras valide, Amo saisit Annie et la secoua comme un forcené. La rage écumait dans ses yeux. Annie se laissa faire, inerte. Elle songeait au ciel gris de sa ville chérie, aux briques rouges des maisons, aux fricadelles grasses mais savoureuses, aux embruns sur la jetée. Et toujours la voix colérique d'Amo qui résonnait à ses oreilles.

Il lui faisait mal, il y avait de la poigne et de la force dans cette main gauche. Amo l'avait serrée contre lui et son visage en furie était presque collé au sien. Il maintenait Annie tout proche, elle sentait ses muscles tendus saillir contre sa poitrine, des postillons de rage éclaboussaient son visage ahuri. Amo eut une brève accalmie pour reprendre son souffle. Puis ses yeux noirs la dénudèrent, la déshabillèrent, elle comprit dans son regard qu'elle était dépouillée au moment où il serra plus fort son

étreinte. Elle eut la force de se dégager et repoussa son visage avec ses mains, griffant, pétrissant les joues, la barbe, les cheveux, les dents de l'homme hors-de-lui.

— Pas tes grosses mains, hurla-t-il.

Dans un élan ultime, elle se dégagea violemment d'Amo et tomba à l'eau.

Annie était sortie de la piscine. Dégoulinante, elle suffoquait, tremblante, et resta un long moment recroquevillée sur les dalles chaudes de la terrasse. Elle recrachait par instants encore l'eau qu'elle avait ingurgitée. Son cœur battait la chamade, ses oreilles bourdonnaient, vrombissantes. Elle réalisa au bout d'un certain temps qu'Amo était couché par terre. Elle s'approcha de lui, à quatre pattes. Elle devina qu'il était tombé lorsqu'elle l'avait repoussé. Sa tête avait de toute évidence heurté le sol car les yeux hagards d'Amo tournoyaient dans le vide sans pouvoir se fixer de manière précise. Elle le contempla. Il geignait imperceptiblement, comme un bébé dans son sommeil. Elle posa ses lèvres contre les siennes, sentit la langue d'Amo papillonner, surprise dans sa bouche. Puis, elle essuya ses cheveux trempés, et glissant ses avant-bras sous le torse avachi, elle roula avec précaution le corps d'Amo vers le bassin. Elle ignore sa plainte, faible et presque suppliante. La tête glissa dans l'eau dans un discret ploc, Annie maintint avec douceur et fermeté le visage immergé. Elle sentait la barbe lui piquer les doigts. Les jambes galbées firent quelques soubresauts, puis s'immobilisèrent. Annie n'avait pas eu un regard pour Amo.

Plus tard, Annie Moreau leva son visage apaisé vers le soleil qui cuisait ses joues. Vivement qu'elle rentre à Dunkerque, pensa-t-elle.